

analyse est une mine d'informations sur les conditions de l'Univers primordial, mais aussi sur celles qui ont prévalu tout au long de la propagation du rayonnement à travers le cosmos. Un modèle cosmologique se doit de reproduire correctement ce spectre, un test souvent fatal pour les modèles cosmologiques concurrents du modèle standard.

Dans le cas du modèle de Dirac-Milne, l'annihilation matière-antimatière dans le plasma primordial a provoqué des ondes acoustiques dont l'échelle spatiale est d'environ un degré, ce qui est justement l'échelle angulaire du pic principal du spectre d'anisotropies du fond diffus cosmologique. Cependant, nous sommes encore loin de pouvoir justifier la hauteur relative des pics suivants dans ce modèle. C'est probablement l'un des défis les plus importants du modèle de Dirac-Milne. Si nous parvenons à reproduire ces pics, il est certain que la communauté des cosmologistes s'intéressera de près à ce modèle.

Le chemin est encore long pour passer tous les tests cosmologiques, mais le modèle de Dirac-Milne offre déjà des pistes de réflexion intéressantes et encourageantes. Il est séduisant d'avoir un modèle qui permettrait de se dispenser de matière noire, d'énergie noire et de l'inflation, trois hypothèses essentielles au modèle standard, mais qui posent de nouvelles questions sans réponse. Un autre intérêt du modèle de Dirac-Milne est de pouvoir être testé dans des expériences de physique des particules.

UN MODÈLE EN TEST AU CERN

En particulier, la mesure d'un comportement anormal des antiparticules dans le champ gravitationnel de la Terre serait un indice fort. Dès la fin des années 1960, Fred Witteborn et William Fairbank, de l'université Stanford, se sont intéressés à la mesure de la masse gravitationnelle de l'électron, dans le but de réaliser ensuite la même mesure pour le positron, son antiparticule. Mais du fait de la très faible masse de l'électron, leur mesure était très perturbée par le bruit électromagnétique ambiant, occultant l'effet de la gravitation.

Après cette première tentative, Michael Holzschneider et ses collègues, au Cern, ont conçu l'expérience *PS-200* pour réaliser une mesure similaire sur des antiprotons, bien plus lourds que les positrons. Mais malgré cela, à partir du milieu des années 1990, il était devenu clair que le bruit électromagnétique rendait très difficiles, pour ne pas dire impossibles, les expériences de mesure d'effets gravitationnels sur des particules chargées. C'est donc sur des atomes d'antihydrogène (électriquement neutre) que les expériences *AEGIS*, *Gbar* et *ALPHA-g* tentent aujourd'hui au Cern de mesurer l'effet du champ gravitationnel sur l'antimatière.

Ces expériences sont installées auprès d'un nouvel anneau de décélération du Cern, *Elena* (pour *Extremely low energy antiproton ring*, anneau d'antiprotons à extrêmement basse énergie) où des antiprotons (d'abord produits lors de collisions à haute énergie) sont ralentis pour atteindre des énergies de seulement 0,1 mégaelectronvolt. Il est alors possible de

Dans l'expérience *Gbar*, les antiprotons sont refroidis à quelques dizaines de microkelvins

les combiner avec des positrons (produits par un accélérateur linéaire qui bombarde d'électrons un bloc de tungstène) pour produire des atomes d'antihydrogène.

Notons que tout au long de leur vie, les anti-atomes produits doivent être isolés de tout contact avec la matière grâce à des pièges électromagnétiques, faute de quoi ils s'annihilent presque aussitôt. Dans l'expérience *Gbar*, les antiprotons sont d'abord dotés de deux positrons. Ainsi chargés, ces ions restent faciles à manipuler et à piéger dans un champ électromagnétique. Ils sont alors refroidis à une température de quelques dizaines de microkelvins, ce qui correspond à une vitesse de l'ordre de un mètre par seconde. Ensuite, grâce à un laser, on leur arrache un des deux positrons, ce qui fournit des atomes d'antihydrogène, électriquement neutres et soumis à la seule force de pesanteur. Lors d'une chute libre d'environ 20 centimètres, les chercheurs étudieront leur mouvement pour voir s'il diffère de celui des atomes de matière. Les trois expériences présentent des stratégies de mesures différentes (voir la figure page 42), ce qui permettra de comparer leurs résultats et de voir s'ils sont cohérents.

Depuis novembre 2018, les installations du Cern ont été fermées pour une période de 2,5 ans pour mettre à jour le *LHC* et y augmenter la fréquence des collisions et pour améliorer toutes les expériences. Il n'y aura donc pas de production d'antiprotons au cours de cette période. Mais dès 2021, les équipes de *AEGIS*, *Gbar* et *ALPHA-g* seront prêtes pour voir si oui ou non les atomes d'antimatière « tombent vers le haut ». ■

BIBLIOGRAPHIE

G. Chardin, **L'insoutenable gravité de l'univers**, Le Pommier, 2018.

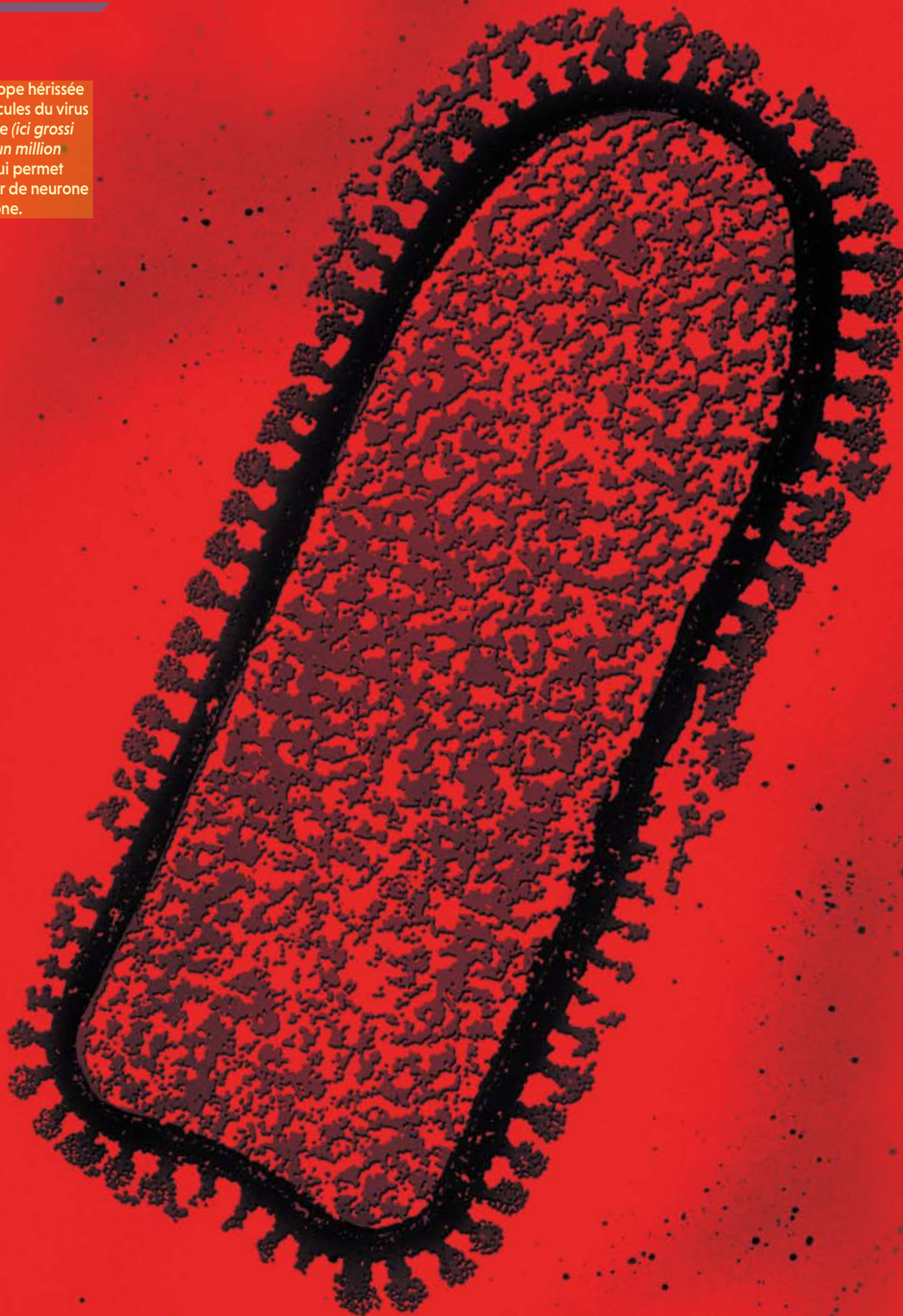
G. Manfredi et al., **Cosmological structure formation with negative mass**, *Phys. Rev. D.*, vol. 98, 023514, 2018.

P. Indelicato et al., **The GBAR project, or how does antimatter fall ?**, *Hyperfine Interactions*, vol. 228, n° 1-3, pp. 141-150, 2014.

A. Benoît-Lévy et G. Chardin, **Introducing the Dirac-Milne universe**, *Astronomy & Astrophysics*, vol. 537, A78, 2012.

R. H. Price, **Negative mass can be positively amusing**, *Am. J. Phys.*, vol. 61(3), pp. 216-217, 1993.

L'enveloppe hérissée de molécules du virus de la rage (ici grossi environ un million de fois) lui permet de passer de neurone en neurone.



L'ESSENTIEL

> Le virus de la rage est mortel pour l'hôte qu'il contamine, car il remonte les chaînes de neurones de proche en proche afin d'atteindre le cerveau.

> Les neuroscientifiques exploitent cette fonction : ce virus modifié lors de diverses manipulations génétiques permet aux chercheurs

de suivre son parcours. D'où une cartographie des réseaux neuronaux chez les animaux de laboratoire.

> Des reconfigurations encore plus complexes du virus permettent même aux scientifiques de « contrôler » ces circuits cérébraux pour en comprendre les fonctions.

L'AUTEUR



ANDREW J. MURRAY
chercheur en neurosciences
au Sainsbury Wellcome Centre
for Neural Circuits and
Behaviour, à Londres

RAGE

un virus pour explorer le cerveau

Comment cartographier les circuits neuronaux et identifier leur fonction avec une précision inégalée ? En utilisant le virus de la rage !

Au clair de lune, sur la lande anglaise, trois personnages de fiction sont les témoins d'une vision d'horreur : « Une horrible bête, noire, de grande taille, ressemblant à un chien, mais à un chien ayant des proportions jusqu'alors inconnues. La bête tenait ses crocs enfoncés dans la gorge de Hugo Baskerville. Au moment où les trois hommes s'approchaient, elle arracha un lambeau de chair du cou de Baskerville et tourna vers eux ses prunelles de feu et sa gueule rouge de sang... Le trio, secoué par la peur, s'enfuit en criant. » Sur les traces de Holmes et Watson, les historiens de la médecine ont suivi la terreur qu'Arthur Conan Doyle a suscitée chez les lecteurs de son *Chien des Baskerville* jusqu'à l'impact profond que la rage a laissée dans la conscience collective britannique contemporaine.

Capable de transformer le plus calme des petits chiens en une bête cruelle, mortel dans près de 100% des cas, le virus de la rage est considéré comme l'un des fléaux les plus redoutés de l'histoire. En 1804 déjà, les travaux du médecin allemand Georg Gottfried Zinke ont révélé que la pathologie se transmet par la salive des animaux infectés. Le germe

infectieux augmente par ailleurs la quantité de salive produite dans la cavité buccale, d'où l'excès de bave constaté chez les chiens enrages. Puis, dans les années 1880, Louis Pasteur a montré que le virus infecte le cerveau. Aucun de ces événements n'est dû au hasard. De fait, deux siècles de recherches ont à présent établi non seulement que le virus de la rage est transmis par la bave d'un animal infecté, mais qu'il exacerbe le comportement agressif de cet animal et son envie de mordre : grâce à une prouesse de l'évolution, le virus assure sa transmission en manipulant le cerveau de ses victimes, et donc leurs comportements.

Aujourd'hui, la rage tue plus de 59 000 personnes par an dans le monde. Mais grâce aux campagnes de vaccination et aux mises en quarantaine des animaux infectés, cette maladie n'est plus synonyme de terreur, du moins dans les pays développés. Des neuroscientifiques essaient même de tirer profit du germe malin, en concentrant leurs recherches sur la faculté du virus à sauter de neurone en neurone, depuis le site de morsure jusqu'au cerveau, sans être inquiété par le système de défense immunitaire. Ainsi, plusieurs équipes de scientifiques, dont la mienne, utilisent la rage pour visualiser les connexions entre neurones. ➤